



HAL
open science

Les pratiques de la mendicité chez les "SDF"

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

Noël Jouenne. Les pratiques de la mendicité chez les "SDF". Le nouveau Mascaret, 1997, 47, pp.44-51.
halshs-04016879

HAL Id: halshs-04016879

<https://shs.hal.science/halshs-04016879v1>

Submitted on 6 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le Nouveau Mascaret, n°47, juin 1997

Magazine

Les pratiques de la mendicité chez les « SDF »

par Noël Jouenne

Cet article fait suite à un entretien de l'auteur diffusé dans les *ASH* du 10 juillet 1996 et complète le *Nouveau Mascaret* n°36 « L'exclusion, un monde en marche » de juin 1995.

RESUME :

L'étude de la population "SDF" montre qu'en grande partie, leur vie quotidienne marquée par des contraintes, conscientes ou inconscientes, de lieu et de temps qui offre une réponse aux besoins de repères spatiaux et temporels. Deux types de pratiques sont à l'origine de ces contraintes, qui sont volontaires lorsqu'elles sont fixées par la personne, comme dans la pratique de la manche, ou involontaires lorsqu'elles dépendent du reste de la société. L'approche ethnologique de cette population fait ressortir que ses contraintes inhérentes aux institutions sont récupérées par les *sine domo* comme autant de possibilités servant à structurer leur personne. De même, la manche est une pratique structurante, utilisée inconsciemment comme telle. Enfin, toutes attitudes visant à limiter ces pratiques ont pour résultat de réduire les possibilités de structuration psychique de l'individu. La mise en évidence de ces phénomènes permet d'offrir au travailleur social les éléments d'une réflexion plus large appliquée à sa pratique quotidienne.

1 - Présentation de l'étude

Cet article présente les résultats d'une recherche menée depuis 1992 dans le cadre d'un doctorat sur le thème médiatisé sous le vocable de "SDF". Mon travail de terrain a été conduit à Paris (en 1992) et en Haute-Loire, au Puy-en-Velay (de mars 1993 à juin 1994). Je propose le concept de *sine domo*, qui signifie à la fois sans domicile, sans maison, mais encore sans famille. La valeur symbolique de ce concept apparaît dans l'hypothèse où le *sine domo* serait à la fois privé de domicile et de famille. Et comme le fait remarquer l'ethnologue Patrick Gaboriau, il faut constater l'échec de la politique sociale lorsqu'elle vise à stabiliser le *sine domo* en ne lui procurant qu'un logement (Gaboriau, 1996 29). De plus, sur le plan de l'ethnopsychiatrie, ce seul concept permet d'entrevoir qu'il est illusoire de vouloir insérer une personne en ne lui proposant de combler que la moitié de l'absence, le domicile. Dans un contexte sociopolitique très chargé, cela doit contribuer à élaborer une réflexion nouvelle sur la base d'une argumentation scientifique. Laissons ici le débat. Pour l'heure, je ne m'en tiendrais qu'à l'analyse des pratiques structurantes des *sine domo*, et en particulier à celle de la manche.

À l'intérieur du monde *sine domo*, quatre principales catégories sont présentes au Puy-en-Velay. La première est constituée des routards, c'est-à-dire des plus nomadisés qui vont de ville en ville, y restant un à trois jours le plus souvent. Ils sont hébergés à l'accueil de nuit ou au camping municipal. La deuxième correspond aux "passagers" qui sont les plus jeunes dans la trajectoire du vagabondage. Ils sont hébergés à l'accueil de nuit, à l'Auberge de jeunesse ou à l'hôtel lorsque leurs ressources (RMI, allocations, manche...) le permettent. La troisième constituée par un groupe de cinq à quinze "zonards". Plus jeunes que les autres, ils squattent ou sont hébergés chez des particuliers. Ils passent la plus grande partie de leur journée sur une place du centre-ville à consommer de

l'alcool et à faire la manche. Leurs relations avec les autres catégories se traduisent par l'évitement réciproque. Enfin, la quatrième est composée de clochards, habitant souvent au Puy depuis plusieurs années. Ils vivent en squat ou chez des particuliers, et sont les plus âgés de l'ensemble des catégories. Cette photographie sociale n'est pas figée dans le temps. Elle évolue sans cesse de sorte qu'un "zonard" peut passer dans la catégorie des routards ou des clochards suivant son état physique et psychologique. Par conséquent, la valeur de cette catégorisation n'a de sens qu'au point de vue heuristique.

2- L'hypothèse

Structurer son espace et son temps relève d'une pratique quotidienne, souvent inconsciente, que chacun de nous utilise en fonction de sa position sociale, de son âge, du moment, etc. En période scolaire, les enfants se lèvent, se préparent, vont à l'école ou suivent une activité extra-scolaire... Bref, ils ont une activité quotidienne rythmée par des routines et des obligations que leur impose la société à travers la famille et l'école. Toutes les étapes de la socialisation passent par l'élaboration de pratiques de la sorte qui finissent par se fondre dans chacun de nous, à la manière d'un habitus. Il s'agit à la fois de pratiques structurées et structurantes, comme Pierre Bourdieu l'a bien défini. Les travaux de Jean Piaget apportent un éclairage psychologique sur la question. Travaillant sur la notion d'équilibre, l'auteur a montré le lien entre l'activité et l'équilibre de la personne (Piaget, 1964). Pour l'ethnopsychiatrie Sylvie Canovas, le besoin de repères spatiaux et temporels est nécessaire pour mener une vie psychique saine.

Dans un article portant sur "les paradoxes temporels et la chute thérapeutique", l'auteur analyse le rapport entre le besoin d'une pratique structurante et sa conséquence lors de son absence. Sylvie Canovas émet, entre autres l'hypothèse suivant laquelle il ne peut y avoir de notion d'identité sans conception de temporalité, et que tout trouble psychique serait lié à un trouble de la temporalité" (Canovas, 1988 : 14). En d'autres termes, c'est en élaborant des rites quotidiens que la personne se construit une "enveloppe temporelle du moi" (ibid.). Devant ces faits, j'é mets à mon tour l'hypothèse suivant laquelle en se fixant des contraintes de temporalité, notamment par la pratique de la manche, les *sine domo* préservent - sans doute inconsciemment - leur psychisme de troubles pathologiques. Allons plus loin : le fait d'établir une temporalité quotidienne permettrait de conserver des repères temporels qui leur assureraient une certaine stabilité psychique sans laquelle ils sombreraient dans le domaine du pathologique. Voyons comment s'argumente cette hypothèse.

3 - Le temps structure et structurant des institutions

Au niveau institutionnel, la prise en charge des *sine domo* s'effectue à travers un dispositif caritatif et d'assistance, plus présent dans les grandes agglomérations. Pourtant, le Puy-en-Velay offre la particularité d'en posséder toute la panoplie. On y trouve un accueil de nuit qui héberge environ cinq cents personnes par an, un accueil de jour qui fonctionne par intermittence depuis le début des années quatre-vingt-dix, un dispositif de CHRS (Le Tremplin) et des vestiaires qui procurent aux *sine domo* les éléments indispensables à leur vie quotidienne. Les *sine domo* construisent leurs repères spatiaux et temporels autour de ces principales associations, sans toutefois négliger le rôle des bancs et des places publiques, des bistrotts et de la bibliothèque, qui forment un ensemble constitutif du monde *sine domo*.

Au printemps, réveillé entre sept et huit heures chaque jour de la semaine, les hébergés de l'accueil de nuit se lèvent et préparent un a un leur petit déjeuner sommaire. Ils sortent tous ensemble et se séparent devant le portail de l'accueil. Certains vont finir leur nuit sur un banc public dans un parc d'autres partent vers la gare chercher de quoi passer la journée dans le sac laissé à la consigne. D'autres vont ensemble prendre un café en attendant que la société se réveille à son tour. Cette

routine prend fin avec l'ouverture de l'Agence Nationale Pour l'Emploi (ANPE), du Centre Communal d'Action Social (CCAS), de la Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales (DDASS), et de toutes les institutions d'aide de la ville, entre neuf et neuf heures trente. Pour eux, c'est le moment d'aller prendre un café à l'accueil de jour. Certains arrivent et s'occupent de sa préparation : les filtres, le café, l'eau. Ils allument la cafetière et attendent assis devant une table, isolés. Chacun poursuit la matinée seul. Parfois, un bénévole essaie d'engager la conversation, puis repart à ses occupations administratives. Alors un groupe se forme et l'on sort un jeu de cartes, histoire de tuer ce temps qui n'avance pas. D'autres arrivent pour prendre un café, puis repartent faire la manche. Chacun est à son poste. Vers midi moins le quart, la majeure partie des *sine domo* du Puy arrivent à l'accueil de jour. Le rendez-vous est donné. À tour de rôle, ils sortent et se dirigent derrière le bâtiment, puis reviennent l'air souriant. C'est l'heure de l'apéritif. Une bouteille d'alcool anisé a été cachée dans un bosquet, à l'abri des bénévoles, car l'alcool est interdit à l'accueil. Le repas terminé, le rite du café est réitéré, pendant que quelques-uns sortent pour fumer une cigarette, car le tabac y est également interdit. Pendant qu'un groupe se forme pour faire une partie de belote, de tarot ou de rami, la plupart sont déjà en train de faire la manche, ou attendent l'ouverture d'une institution. Les démarches administratives procurent des heures d'attente, voire des demi-journées entières. Depuis deux jours, Jean fait le tour des institutions en les sollicitant d'un billet de train pour Clermont-Ferrand. Il n'a rien obtenu au CCAS. A la DIVIS (Direction à la vie sociale), on lui a dit d'aller se renseigner sur le prix d'un tel voyage. Il est redescendu jusqu'à la gare, a noté le prix que l'employé lui a fourni, puis est remonté le donner à l'employée de la DIVIS. L'assistante sociale a sorti l'argent nécessaire à l'établissement du billet. Il part demain. Entre-temps, li s'est arrêté à l'accueil pour raconter son histoire. Le soir, il l'a raconté à nouveau aux hébergés de l'accueil de nuit. La journée finit par passer. Vers dix-sept heures; les institutions commencent à fermer.

Plus de démarches aujourd'hui. Les *sine domo* arrivent de toutes parts et se regroupent autour d'un banc public en regardant passer les ponots qui rentrent chez eux. Parfois, un *sine domo* commente un moment de sa journée. Il faut attendre l'ouverture de l'accueil de nuit qui n'a lieu qu'à dix-neuf heures. Un quart d'heure avant l'ouverture, tout le monde se trouve devant l'accueil et attend. Un permanent arrive par le bas de la rue du Bouillon. Tous l'ont reconnu, mais pas lui. Il arrive devant le portail, l'ouvre et leur dit d'entrer. Certains lui serrent la main. À l'intérieur, la routine reprend le pas. Le premier arrivé dans la salle de télévision l'allume sur les séries américaines. Certains s'installent devant le récepteur pendant que d'autres s'affairent à leur toilette et à celle de leur linge. Vers dix-neuf heures trente, le repas peut être servi. La table a été dressée, on appelle les retardataires. On mange. Chacun est à sa place, même les nouveaux ! Pendant le repas, on commente la journée ou on ne dit rien. Le silence est couvert par radiocassette qui diffuse une nappe sonore. Trente minutes plus tard, c'est la fin du repas. Les hébergés desservent et dressent la table pour le petit déjeuner du lendemain. Peu après, les routards sont déjà couchés alors que les sédentaires regardent à la télévision un autre film. À partir du vendredi soir, le rythme change. À l'accueil de nuit, un nouveau permanent assure les week-ends. L'accueil de jour est fermé ainsi que les autres institutions. Le temps devient plus long, encore.

Chaque moment de la journée est attaché à un endroit (lieu) et à un moment (temps). Après quelques jours à l'accueil de nuit, la routine s'installe d'autant plus vite que les *sine domo* n'ont qu'une transposition à faire dans la mesure où chaque ville connaît ses organismes d'assistance et ses institutions. Un peu partout en France, le quotidien est réglé de la même façon. Les lieux sont repérés rapidement, et utilisés selon leur rôle. Chacun construit ses repères en essayant de s'y tenir. Les deux principaux correspondent aux heures du déjeuner et à l'ouverture de l'accueil de nuit. Les heures de bureau tiennent une certaine régularité dans le rythme des *sine domo*. Pour cette raison, les week-ends sont perçus comme des jours "morts", du fait de l'absence de l'ouverture des boutiques et des entreprises qui canalisent le passage des Ponots. La vie semble s'arrêter, emportant ses repères nécessaires. L'été et durant les périodes de vacances scolaires, la vie sociale est également

ralentie. La plupart des associations gérées par des bénévoles sont fermées : plus de vestiaire et plus d'accueil de jour. Le rythme imposé par les vestiaires est d'ordre mensuel ou bimensuel.

C'est un rendez-vous que l'on n'oublie pas et dont on parle à l'avance un exemple parisien me permettra d'en observer les analogies. À Paris, la vie quotidienne des *sine domo* est réglée suivant le même principe. Dans le récit qui suit, il était convenu que le passe une journée avec un jeune *sine domo*. Celui-ci a eu une semaine pour me préparer un parcours "type", cherchant à me faire découvrir le monde de la Rue.

Il est 6h 15. La journée commence mal. Un homme s'est jeté sous le premier métro de la ligne Galliéni/Pont de Levallois, en ce mercredi de février 1992. De ce fait, je suis contraint de prendre le bus pour rejoindre Austerlitz avant sept heures, heure à laquelle j'ai rendez-vous avec Pierre. Heureusement pour moi, la ligne 61 passe dans l'avenue Gambetta, il ne me reste qu'à attendre le prochain bus. Pierre a vingt-quatre ans. De taille moyenne, il est toujours vêtu proprement. C'est-à-dire qu'il est vêtu d'habits de ville : il porte un pantalon de velours côtelé bleu sombre, une paire de chaussures de ville en cuir marron, une chemise blanche que recouvre un pull de laine, et deux vestes en laine épaisse. Il fait encore très froid et il a été récemment malade. D'ailleurs il tousse souvent d'une toux rauque et crasse. Il a peur du Sida. J'arrive vers 6h40 à Austerlitz. En moins de cinq minutes, je me retrouve en haut du quai juste devant le fanion lumineux rouge et blanc de la péniche de l'Armée du Salut. Il fait encore nuit. À intervalles lents, quelques hommes commencent à en sortir. Cette péniche est en métal peint en gris. On peut la voir du métro aérien et du pont d'Austerlitz. Lorsqu'on se trouve devant, on remarque surtout l'entrée grillagée. Il y a souvent un côté "prison" dans l'architecture des centres d'hébergement.

À 6h50, Pierre sort à son tour. Comme d'habitude, il arbore une tignasse blonde ébouriffée. Il tient sa mallette en plastique dans sa main droite qu'il fait passer dans sa main gauche en m'apercevant. Après une rapide poignée de main, il se dirige vers la gare d'Austerlitz. Je le suis. De sa voix graveleuse et d'un ton sarcastique, il me lance : "Alors, c'est là que tu vas venir ?", suivi d'un petit rire. Sans en dire davantage, nous nous engouffrons dans le métro. Je ne lui ai rien demandé, mais il sait visiblement où il va. Nous empruntons la ligne numéro 5, place d'Italie/Bobigny, pour changer à la gare du Nord en direction de la porte de Clignancourt, ligne numéro 4. Tout le temps que nous sommes dans le métro, nous le passons assis sur les strapontins. Il y a beaucoup de monde. Des travailleurs. Nous ne nous disons rien. À 7h15, nous sommes Pore de Clignancourt. D'un pas forcé, nous suivons la rue Belliard pour prendre sur notre droite la rue du Poteau. Le jour commence à poindre. Je lui fais remarquer la beauté de la lune. Il ne l'avait pas remarqué. Cent mètres plus loin, nous prenons le passage du Poteau, et nous nous arrêtons à la hauteur du numéro 17. Là se trouve une maison placée au fond d'une cour, derrière un immeuble vétuste. Sur la porte est inscrit : "Solidarité Clignancourt". Pierre frappe à la porte, et un homme âgé vient nous ouvrir. L'air souriant, il nous invite à entrer, nous nous dirigeons dans une pièce éclairée par des tubes fluorescents. Les volets sont clos. Cette pièce d'environ douze mètres carrés peut accueillir une douzaine de personnes pour un petit déjeuner. Pour deux francs, nous voilà assis, devant un bol de café ou de chocolat au lait. La corbeille est remplie de croissants industriels et de pain. Beurre et confiture à volonté. Je dois insister pour refuser un troisième bol de café. Il n'est pas très bon, mais cela remplit l'estomac. Pierre mange goulûment deux croissants et un morceau de pain beurré. Le temps semble s'être arrêté durant le petit déjeuner. Il est bientôt 7h45.

Maintenant, il fait jour. Nous effectuons le trajet exactement inverse jusqu'à la station Porte de Clignancourt. Je remarque que son coupon de carte orange est incroyablement usé par rapport au mien alors que nous sommes en milieu de mois. Cela est relatif aux nombreux déplacements qu'il effectue chaque jour. Nous dirigeant vers la porte d'Orléans, nous sortons à Châtelet. Il est 8h20 quand nous prenons la rue Ste-Opportune en direction du Forum des Halles. Il fait soleil. Au coin de la rue Rambuteau un camion de "Bleus" est stationné. Pierre me dit qu'ils font leur tournée,

histoire de ramasser quelques malheureux restés dans les sous-sols des Halles. Pourvu qu'ils ne s'en prennent pas à nous. Après avoir rejoint la rue Montmartre, nous poursuivons pendant trois cents mètres avant de tourner rue Mandar. Dans cette rue du deuxième arrondissement, au numéro 11, se trouve le "Bûcheron Club". Il s'agit d'une sorte d'agence de placement réservée aux garçons de café, bondée, d'après Pierre, en cette période, mais plus abordable vers le mois d'avril. D'autres lieux spécialisés dans le placement des garçons de café existent dans Paris. Cela me rappelle un passage du livre de Georges Orwell intitulé « Dans la dèche à Paris et à Londres ».

Juste histoire de me faire voir, nous repartons presque aussitôt, en passant par la rue Montorgueil. J'ai l'impression d'une visite. Pierre a eu une semaine pour préparer cette tournée. Rue de Rambuteau, les "Bleus" sont toujours là ; ils nous regardent passer. À ce moment, j'ai le sentiment qu'ils nous prennent pour des SDF. Pourtant, nous passons sans être inquiétés. Nous traversons les Halles, puis Beaubourg. Le Centre Georges Pompidou n'ouvre qu'à 12h en semaine et à 10h le week-end. Nous ne pouvons donc y aller pour l'instant. Depuis un moment déjà, une envie d'uriner me tenaille. Bien que j'aie bu moins de café que Pierre, je m'étonne qu'il ne montre pas les mêmes signes. Au bout d'un moment, je lui demande comment faire pour uriner.

Pierre me répond qu'il s'agit d'une stratégie faisant appel à la capacité d'anticipation. Il faut avant tout tenir compte de l'endroit où l'on est, et prévoir en fonction du champ des possibilités en matière de commodités. Chacun sait que l'obligation du tenancier de bar d'offrir à tous la possibilité d'utiliser les toilettes n'est quasiment jamais respectée, a fortiori, s'il s'agit d'un indigent. Il ne reste que les vespasiennes, au prix de deux francs pour un quart d'heure. Un prix qu'aucun SDF ne peut s'offrir sans sacrifice. Ainsi, il faut compter sur les lieux publics ouverts et proches. Par exemple la permanence du Bureau d'aide sociale de Belleville qui se trouve à dix minutes d'où nous sommes. J'opte pour ce choix, qui de plus, lui permettra d'aller s'enquérir de son courrier administratif. Nous prenons le métro à Rambuteau : la liane est directe. Nous descendons à Place des fêtes, bien que Pierre me dit qu'à l'habitude, il préfère descendre à Jourdain. Il est 9h25 lorsque nous arrivons au BAS. Je me précipite vers les toilettes. Les surveillants et une assistante sociale ne m'ont pas reconnu... Ensuite, nous nous rendons à l'église Saint-Merry, afin d'attendre l'ouverture de la permanence pour SDF des Restaurants du Cœur.

Par cet exemple, que j'interromps volontairement en milieu de matinée, j'ai voulu montrer dans quelle mesure la journée d'un *sine domo* est structurée. Comme au Puy-en-Velay, les principaux pôles structurants sont les lieux de repas. Ainsi, les trois repas quotidiens sont pris à condition de maîtriser correctement les lieux et le temps.

Dans son étude, portant sur la population des *street people*, Harry Murray a montré que l'image la plus préminente du temps correspond à celle d'un temps cyclique, marqué par structure institutionnelle et les cycles naturels des besoins élémentaires. La vie à la rue suivant des cycles hebdomadaires et mensuels en serait un des aspects. Harry Murray pose qu'il existe un temps linéaire, qui, correspond à une volonté émoussée de survivre dans la rue. À mesure que la personne sombre dans une déstructuration, l'image qu'elle a du temps glisse du temps cyclique au temps linéaire (Murray, 1984). Ce serait-là un Indice précieux quant au degré de renoncement du *homeless*. À la lumière de mes exemples, l'analyse de Harry Murray semble transposable, dans la mesure où un type similaire d'institution est présente sur le sol français. Anne Lovell reprend ces éléments dans un article plus récent en montrant le rôle non négligeable que jouent les institutions à l'écart des *homeless* dans un rapport de domination (Lovell, 1992).

4 - La manche comme pratique structurante

La plupart des chercheurs actuels accréditent le fait que la manche puisse être considérée comme un travail (Gaboriau, 1993 ; Moreau de Bellain, 1995; Pichon, 1992). C'est d'abord un discours que tient volontiers le mendiant. À ce propos, William Davies donne les avantages comparés du "métier de mendiant" : "Souvent, les gens pressent le pas en entendant un homme chanter ou en voyant approcher quelqu'un avec à la main, des allumettes ou des lacets, alors que celui qui se contente de mendier sans rien proposer en échange réussit à les aborder avant même qu'ils aient deviné ses intentions" (Davies, 1993 : 31). Pour le mendiant, cette forme de travail devient une valeur positive dans la mesure où elle lui procure de l'argent et des contacts au cours d'une activité quotidienne. Cependant, il faut avoir à l'esprit que dans notre société la manche est perçue négativement. À ce titre, la répression de la mendicité et son interdiction répétée au cours de l'histoire attestent qu'il s'agit bien d'une valeur négative. Et les récentes interdictions municipales ne font que renforcer cette constatation (Damon, 1996). Par conséquent, selon l'endroit où l'on se place, la manche prend la forme d'une contre-valeur, c'est-à-dire, quelle devient une valeur culturelle inversée. Notons rapidement que l'interaction se déroule en quatre temps :

- le repère d'une personne potentielle, par l'attitude et la posture ;
- la mise en activité du processus d'interaction, par l'appel, la posture, le discours, le regard, les gestes et l'attente ;
- l'aboutissement de l'interaction, par le don d'argent, le don de temps, ou aucun don ;
- le remerciement par le sourire, le discours ou les gestes.

Ces quatre temps font partie d'un processus qui s'inscrit dans une forme de travail qui oblige le mendiant à avoir un comportement précis, une attitude spécifique - notamment du point de vue vestimentaire - et je dirais un savoir-faire particulier. Une mise en scène - au sens goffmanien - est nécessaire afin d'être le plus persuasif possible : celle-ci se caractérise par l'absence ou par la surabondance d'effets vestimentaires utilisés de manière paradoxale. Par exemple en hiver, l'absence de chaussettes sera remarquée, alors qu'en été un bonnet de laine peut coiffer le mendiant. Éprise d'un sens de la charité aigu, une collègue s'était vu refuser une paire de chaussettes qu'elle venait d'acheter pour un mendiant qu'elle croisait depuis plusieurs semaines et qui pratiquait la manche les pieds nus, en plein hiver. Le mendiant lui avait répondu que les enfiler reviendrait à "casser sa manche", c'est-à-dire, à interrompre son travail. Ce terme se trouve encore lorsque l'on s'adresse trop longtemps à un mendiant en train de travailler, car cela le gêne. Pour cette raison, les mendiants sont la plupart du temps solitaires, et leurs compagnons ne s'adressent à eux qu'au moyen de phrases brèves et en leur faisant des petits signes de la main en passant. Le tout s'accompagne d'une sébile, outil de travail séculaire. J'en ai répertorié une vingtaine de types, qui vont de la sous-tasse de comptoir à la boîte de conserve, en passant par une demi-noix de coco évidée. Le mendiant utilise souvent le même accessoire qui n'a que cette fonction. Par exemple, un mendiant peut se servir d'une casquette comme sébile tout en se coiffant d'une autre.

Chaque mendiant a sa place. Que ce soit devant le portail d'une église, devant les marches de la Poste, à côté d'un distributeur de billets, devant un grand magasin, dans la rue, etc. C'est un lieu qu'il a choisi après avoir calculé le rapport de la fréquentation en fonction des heures de la journée. À ce titre, et sans sarcasmes, il faut admettre que la présence d'un mendiant à un emplacement est signifiante d'une fréquentation ou d'une générosité abondante. Les mendiants se postent aux endroits les plus propices à leurs affaires. Inversement, la présence de mendiants est signe d'un commerce prospère. Pour cette raison, toutes les rues ne sont pas potentiellement propices à la mendicité. Il s'agit principalement des centres-villes, ainsi que des principales artères commerçantes. Le mendiant choisit son emplacement en procédant à différents essais. Il arrive qu'il change de trottoir s'il juge que le passage est plus important en face. Néanmoins, la Poste est une exception qu'il faut peut-être rapprocher au niveau symbolique de l'objet de cette institution.

Les techniques de la manche sont réparties en trois catégories. Les deux premières consistent à effectuer soit le tape-cul, assis par terre avec ou sans carton, soit la rencontre ou la taxe volante qui se pratiquent en allant vers les gens. Les églises sont, quant à elles, les lieux privilégiés des mendiants, et compte tenu de la présence d'un grand nombre d'entre elles au Puy-en-Velay, les rivalités et les querelles pour l'attribution des emplacements se règlent assez facilement, aidées parfois d'un couteau. La manche peut se faire sur toute une journée, car la fréquentation des églises est quotidienne. Les mendiants parlent alors de priante, qui consiste à rester debout la main tendue. Rester deux à trois heures debout, la mine sombre en regardant le sol n'est pas apprécié par tous les mendiants. Pourtant, ce sont les messes qui rapportent le plus. Une à deux messes quotidiennes dans cinq à six églises vient s'ajouter les deux à trois messes de la fin de la semaine. Monsieur Guillaume, âgé de cinquante ans, se lève de son squat à sept heures le dimanche pour pouvoir "faire la messe" de l'église de Vals. Il traverse toute la ville vêtu de son anorak bleu ciel. C'est le seul travail qu'il fait le dimanche. Ensuite, il se promène ou il se terre en attendant lundi. Il travaille seul. D'autres font les messes par petits groupes de deux ou trois et se partagent le revenu à la fin de la matinée.

Le mendiant doit observer un certain nombre de règles qui se transmettent oralement ou sur le tas. En principe, il doit respecter les femmes enceintes et celles accompagnées d'enfants en bas âge. Il ne demande pas d'argent aux personnes âgées, et parfois peut aller jusqu'à les aider à monter ou descendre les lieux propres lorsqu'il a terminé, c'est-à-dire, supprimer les traces de sa présence. Ces principes sont plus ou moins respectés selon que le mendiant les a appris ou non. Parfois, d'autres mendiants peuvent intervenir lorsqu'il y a transgression d'un principe.

Mes observations montrent que ce travail est effectué selon un rythme plus ou moins régulier suivant des obligations fixées ou que se fixe le mendiant. Les premières obligations sont réglées par les horaires des messes, ainsi que par les horaires routiniers des donneurs. En semaine, c'est au moment des entrées et des sorties d'entreprises et des boutiques qu'il y a le plus de monde dans les rues. À l'heure du déjeuner également, il est possible de remarquer un certain flux dans la ville. Et le mendiant établit une relation entre la densité, le flux et le gain. Pour ces raisons, il dresse son poste de travail aux endroits très fréquentés. Ce premier type de contraintes est indépendant du mendiant. Il en est autrement des secondes. Les secondes obligations constituent la base de mes hypothèses. J'ai remarqué qu'à certains moments le mendiant s'accorde des périodes de pause, et qu'à d'autres il s'oblige à aller travailler. Parlant du fait d'aller faire la manche, untel lança à ses compagnons : "Je vais travailler dans un quart d'heure". Par cette phrase, il indiquait qu'il se fixait une heure de début d'activité, devant l'approbation et la compréhension du groupe. À d'autres moments j'ai pu entendre : "je dois y aller", lorsque l'heure fixée à l'avance approchait, ou même était dépassée. Mais le mendiant fixe également la durée de sa manche. En général, elle s'arrête lorsque le gain espéré est atteint, mais encore, lorsque le mendiant estime avoir assez travaillé. Lorsqu'untel consacre deux heures chaque matin à cette pratique, il se fixe une heure pour commencer et une heure pour s'arrêter, le tout répétons-le à un endroit précis. Car, s'il ne porte pas de montre, il a toujours à portée de vue une horloge qu'il surveille du coin de l'œil. Il peut s'agir de l'horloge d'une église ou d'une place publique. Cette remarque contribue à montrer que le choix de l'emplacement n'est pas arbitraire.

Dans ces conditions, cela m'amène à penser que certains mendiants se donnent pour obligation d'effectuer ce travail qu'est la manche, et que, hormis le fait d'en tirer un subside, cette contrainte quotidienne leur confère des repères temporels et spatiaux indispensables à leur psychisme. Car si l'on rapproche cette observation de la notion mise en évidence au travers de l'étude de Sylvie Canovas alors une des possibilités de la raison de cette contrainte devient évidente. Le besoin de repères temporels et spatiaux est une nécessité inconsciente, comme peut l'être celui de travailler.

En terme général, la manche possède une valeur structurante pour le *sine domo*. Cela apporte peut-être un éclairage nouveau au fait que tous les "clochards" du Puy-en-Velay pratiquent la manche, et que ceux qui ne la pratiquent plus sont en phase de tomber encore plus bas. Néanmoins, je n'irai pas jusqu'à dire que faire la manche est un signe de bonne santé psychique, mais qu'interdire la mendicité affecte une possibilité qu'ont les *sine domo* de se construire des repères temporels nécessaires à leur vie psychique.

5 - Le conflit conjoncturel : entre interdiction morale et répression

Cette hypothèse s'oppose au discours de nombreux travailleurs sociaux, ainsi qu'à celui de la majorité des bénévoles du Secours Catholique du Puy-en-Velay, pour qui le fait d'accepter la mendicité est une atteinte à la dignité de la personne sans-abri. Cette notion est d'ailleurs plus présente au Secours Catholique. Aussi, la représentante de cette institution lutte contre la présence des mendiants dans les rues, en leur faisant la morale pour qu'ils arrêtent, et en affirmant que "c'est pour leur bien !" À la lumière de mon analyse, je me permets d'en douter. Cette volonté s'inscrit dans une optique pédagogique que j'appelle une interdiction morale, qu'il ne faut pas confondre avec l'interdiction répressive menée par certaines municipalités. Mais elle n'en reste pas moins coercitive.

Sans entrer dans un débat sociopolitique, il est donc important d'offrir différentes alternatives aux *sine domo* en matière de repères spatiaux et temporels. À ce titre, un accueil de jour peut fournir une réponse s'il est adapté aux besoins hebdomadaires de la population *sine domo* et non de la société. Avant la Seconde Guerre mondiale, la ville du Puy-en-Velay avait mis sur pied un chantier de travail obligatoire pour les chômeurs. Il s'agissait d'aller leur faire casser des cailloux pour aider à la création de lianes ferroviaires qui n'ont jamais vu le jour. Dans ce cas, la volonté d'une occupation était née du refus de l'oisiveté. Un souci plus humanitaire pourrait permettre à ce type d'occupation, sans devenir répressif, d'offrir ces ancrages nécessaires.

Pourtant, les attitudes des pouvoirs publics et des acteurs sociaux dénotent une incompréhension du phénomène peut-être trop angoissant. Car "plus l'angoisse provoquée par un phénomène est grande, moins l'homme semble capable l'observer correctement, de penser objectivement et d'élaborer les méthodes adéquates pour le décrire, le contrôler et le prévoir" (Devereux, 1980 : 25). Or, l'appréhension et la compréhension du monde des *sine domo* doivent passer par un regard détaché des normes, des valeurs et des angoisses. À cela, l'emprunt d'outils théoriques appartenant à l'ethnopsychiatrie peut permettre ce détachement. Aussi, la concision de cet article n'empêche pas de montrer qu'une articulation entre l'ethnologie et la psychiatrie façonne un éclairage nouveau face à la situation du phénomène des populations *sine domo*.

Doctorant en ethnologie à l'université René Descartes- Paris V, Membre stagiaire au Laboratoire d'Anthropologie Urbaine - CNRS 27 rue Paul Bert, 94107 Ivry-sur-Seine

BIBLIOGRAPHIE

- CANOVAS, Sylvie. 1988. 'Les paradoxes temporels et la chute thérapeutique, Le temps interrompu. Pathologie du deuil et de l'exil', *Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie*, Aubenas : La pensée sauvage, p. 13-24
- DAMON, Julien. 1995. *Des hommes en trop. Essai sur le vagabondage et la mendicité*, La Tour d'Aigues L'Aube

- DAVIES, William. 1993. *Carnet d'un hobo. D'Amérique en Angleterre au temps de la Grande Dépression*, (1920), Paris: Payot.
- DEVEREUX, Georges. 1980 *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion.
- GABORIAU, Patrick. 1993. *Clochard. L'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*, Paris: Juillard.
- GABORIAU, Patrick; LEBLEUX, Dominique. 1996. 'Le thérapeute face au problème des personnes sans logis. Réflexions ethnopsychologiques sur "les SDF"', *Annales Médico Psychologiques*, 154, n°1, p. 20-31.
- LOVELL, Anne. 1992. 'Seizing the Moment : Power, Contingency, and Temporality in Street Life', *Time Politics of Time*, Henry Ruiz ed., Washington DC: American Anthropological Association, p. 86-107
- MOREAU DE BELLAING, Louis; GUILLOU, Jacques. 1995. *Les sans domicile fixe : un phénomène d'errance*, Paris : L'Harmattan.
- MURRAY, Harry. 1984. 'Time in the Streets', *Humm Organization*, vol. 43, n° 2, p. 154-161.
- PIAGET, Jean. 1964. *Six études de psychologie*, Paris: Denoël.
- PICHON, Pascale. 1993 "La manche, une activité routinière. Manière de faire", *Annales de la Recherche Urbaine*, Paris: Plan Urbain, P. 147-157
- TERROLLE, Daniel (sous la dir. .) 1993. *Errances urbaines, recherche en ethnologie urbaine*, Plan Urbain.
- TERROLLE, Daniel. 1995. 'La liminarité des SDF. Rites de ségrégation et procédure sacrificielle: *Le Nouveau Mascaret*, n°36, 1995, juin, p. 9-14.
- TERROLLE, Daniel. 1996. 'Anonymisation et défense collective. L'usage social de l'anonymat à l'encontre des S.D.F.', *Ethnologie française*, XXVI, 3: 418-425.